

Ils ont trouvé la vraie religion

— I —

Joseph et Augustin Lémann (1836-1915 et 1836-1909)

Deux jumeaux juifs découvrent le Christ

ÉDOUARD ET ACHILLE LÉMANN (qui reçurent au baptême les prénoms Joseph et Augustin) étaient frères jumeaux. Orphelins très jeunes, ils furent élevés par leurs oncles et tantes dans une famille juive, riche et aristocratique, à Lyon. De leur propre initiative, ils furent baptisés dans l'Église catholique à l'âge de dix-huit ans, le 29 avril 1854.

Une indiscretion mit brusquement fin à leur paix. Le mercredi 13 septembre 1854, une catholique qui avait vu les deux frères prier avec ferveur à Notre-Dame de Fourvière et y faire la communion, en parla par hasard à une de leurs tantes. Sans le vouloir, elle avait trahi leur secret.

La tante prévint l'oncle tuteur (Moïse Levy) qui convoqua d'urgence, pour le soir même, toute sa famille, avec le rabbin de la Synagogue et quelques notabilités de la communauté israélite de Lyon.

Vers six heures du soir, le rabbin et toute la famille étaient réunis. Les deux frères ne soupçonnaient rien. Joseph rentra le premier. Son tuteur qui se tenait à la porte, l'interrogea aussitôt : « Édouard, est-ce vrai que tu es catholique ? » Il répondit bravement : « Oui, je le suis ».

Les deux frères furent introduits devant le conseil de famille. Ils ne cachèrent pas qu'ils avaient été baptisés par l'abbé Reuil, mais ils affirmèrent que c'était eux-mêmes qui, très librement, avaient sollicité la grâce du baptême.

Le rabbin chercha alors à ébranler leur foi. Il les plaignit eux, fils d'Israël, d'avoir osé renier la religion de leurs Pères pour se faire les disciples d'un séducteur justement condamné au supplice de la Croix par le Sanhédrin... Il traita de ridicule et d'absurde le sacrement de l'Eucharistie. Les deux nouveaux chrétiens répondirent par une triple affirmation de leur foi envers le Christ, envers sa Mère Immaculée, et envers l'Eucharistie.

Coups et menaces

Le rabbin ayant échoué, les oncles (ils étaient cinq) essayèrent à leur tour de convaincre leurs neveux. Ils représentèrent que, s'ils ne renonçaient pas au baptême, ils allaient rompre avec leur race et déshonorer leur famille toujours restée inébranlablement attachée à la Synagogue. Ils rap-

pelèrent les lourds sacrifices qu'elle s'était imposée pour leur assurer une brillante instruction et une éducation soignée au Lycée impérial. A leurs paroles se joignaient les larmes et les sanglots déchirants des tantes.

Les deux frères étaient émus, mais restèrent inébranlables : « Nous sommes chrétiens ! Nous resterons chrétiens ! »

Pour convaincre de tels obstinés, il ne restait que la violence. L'oncle qui s'était chargé de les ramener par la force, s'empara alors de Joseph, le renversa par terre et, le saisissant à la gorge, il l'étouffait en disant : « Renonce ! Renonce ! » Pendant ce temps, un autre oncle, armé d'une barre de fer, tenait solidement Augustin par le bras. Un silence de mort, coupé par le sanglot des tantes, régnait dans le salon. Joseph ne renonçait pas. Il se débattait sous la douloureuse étreinte. Sa langue était sortie presque complètement de la bouche. Il haletait lamentablement... Augustin, entendant râler son frère, se sentit comme envahi par une force surhumaine. Il renversa l'oncle qui le tenait étroitement par le bras, se dégagea de son étreinte, se précipita vers la grande fenêtre qui donnait sur la rue, l'ouvrit et de toutes ses forces se mit à crier : « À l'assassin ! À l'assassin ! »



Les deux frères étaient sauvés : il y avait tout près de là, un poste de soldats. Alertés par les cris de détresse, ils accoururent en hâte. Les deux frères expliquèrent au commissaire de police que leurs oncles, ayant appris qu'ils étaient catholiques, voulaient les faire abjurer et que ce n'était que grâce à son intervention qu'ils échappaient à des scènes d'une violence extrême qui mettaient leur vie en danger.

Il était huit heures du soir. La foule prenait nettement parti pour les deux chrétiens. Le commissaire constata la vérité de l'affirmation des deux frères et dressa un procès-verbal. Il décida de soustraire momentanément les deux convertis à leur famille.

Ils furent reçus chez des chrétiens voisins. L'abbé Reuil, immédiatement prévenu, vint les féliciter. Ils avaient courageusement défendu la foi.

Le lendemain, les journaux de Lyon donnaient connaissance de la scène de violence qui s'était déroulée la veille. Toute la ville apprit ainsi la conversion des deux jeunes frères Lémann, tenue jusque-là soigneusement cachée.

Lettre aux journaux

Le 14 septembre, les oncles des deux frères constatèrent, en ouvrant leur journal, que la presse s'était emparée d'un incident où ils n'avaient pas un rôle très honorable. Ils étaient dans un mauvais cas. Il fallait en

sortir. La famille Lémann était riche, nombreuse, puissante. On répandit dans le public les bruits les plus fantaisistes pour justifier l'opposition violente faite aux deux nouveaux convertis. On affirma que les jeunes Lémann, en se faisant catholiques, avaient cédé à une pression morale savamment organisée par le clergé qui voulait par là s'emparer de leur fortune. La conversion n'aurait été, au fond, qu'une affaire d'argent.

Cette odieuse calomnie qui visait nommément l'abbé Reuil, parvint aux oreilles des deux frères. Ils en furent indignés et, pour la réfuter, ils rédigèrent une lettre très digne, où ils exposaient les motifs de leur conversion. La lettre fut envoyée aux journaux avec prière d'insertion.

C'est un document de première valeur :

Monsieur le Directeur.

Nous nous voyons dans la nécessité de rompre un silence que nous étions décidés à garder. Les journaux ont assez parlé du malheureux incident qui nous met en évidence. Si nous étions seuls en cause, le jugement qu'on a pu porter sur notre conversion au catholicisme nous inquiéterait peu ; notre conscience nous appartenant, nous ne reconnaissons à personne le droit d'y regarder. Mais, comme un certain public fait circuler des insinuations malveillantes à l'égard du clergé, c'est pour nous un devoir de les relever et d'éclairer l'opinion des hommes raisonnables.

Dans notre conversion, tout a été l'ouvrage de Dieu. Dès notre enfance, la vue des cérémonies catholiques nous impressionnait vivement, au point que nous éprouvions le regret de n'être point chrétiens. Quand on nous mit au Lycée, ce regret se fit sentir davantage ; nous apercevions, d'un côté, quelques israélites, de l'autre, un grand nombre d'enfants chrétiens. Cette différence nous frappa. Quand ils allaient à la messe et que nous entendions les chants accompagnés de l'orgue, nous rougissions d'être réduits à nous assembler dans une simple classe pour y simuler les exercices d'un culte sans objet.

Mais ce qui nous ébranla encore davantage, ce fut la charité et le dévouement des prêtres et de ces religieuses qui se vouent au service des malades, dévouement que nous comparions avec la froideur et l'indifférence de ce qui nous entourait ailleurs. Du reste, l'un de nous l'éprouva dans une maladie mortelle. Nous étions de plus en plus attirés au catholicisme. Cependant nous n'osâmes pas trancher la question ; nous voulions encore étudier. A mesure que nous avançons dans nos classes, nous saisissions plus vivement la fausse position qui nous était faite. Nous ouvrons l'histoire et nous ne pouvons pas ne pas nous rendre compte de l'état présent du peuple juif comparé à son passé.

Des difficultés, dont notre rabbin ne nous donna jamais la solution, s'entassaient dans notre tête. L'étude classique des ouvrages de Bossuet, de Fénelon, de Massillon, acheva de préparer nos cœurs à recevoir la grâce d'un Dieu de miséricorde. Alors nous cherchâmes dans l'Écriture sainte. Dès l'abord, nous comprîmes que nous ne pouvions marcher seuls ; nous allâmes trouver un saint prêtre. Tous les jours de sortie, il nous faisait une instruction, dissipant nos dou-

tes, nous expliquant les prophéties, nous faisant saisir l'enchaînement de l'ancienne et de la nouvelle Loi.

Alors, nous nous dîmes : « Si le Messie est arrivé, c'est Jésus-Christ, et nous devons nous faire chrétiens. S'il n'est pas venu, nous ne devons pas même rester Juifs, car le temps de la promesse est passé et nos livres ont menti ».

On nous éprouva pendant plus d'un an. Après notre admission au grade de bachelier, nous demandâmes avec instance le baptême ; nous avons quitté le lycée depuis un bon mois.

On ne put repousser notre demande, on nous fit chrétiens et nous fûmes heureux.

On ne nous fera point renier notre foi, nous sommes résolu à mourir plutôt.

Il nous semble que dix-huit ans donnent assez de raison pour discerner le vrai du faux. D'ailleurs, les Juifs ont demandé la liberté de conscience et celle des cultes, ils auraient mauvaise grâce à nous les refuser.

P.S. — Monsieur, nous réclamons de votre impartialité, l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro.

Agrérez, Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération.

Édouard LÉMANN, Achille LÉMANN ¹

Les deux frères Lémann furent ordonnés prêtres en 1860. Augustin devint professeur à l'Université catholique de Lyon et Joseph rédigea plusieurs ouvrages historiques (notamment : *L'Entrée des Israélites dans la société française*). Jusqu'à leur mort, chaque année, le 13 septembre, ils revinrent à l'angle du quai Saint-Antoine et de la rue des Célestins ², en face de l'ancienne maison de leur tuteur, pour réciter publiquement un Credo et remercier Jésus de leur avoir donné la foi catholique et le courage de résister aux pressions de leur famille.

D'après l'ouvrage : *Les Frères Lémann, Juifs convertis*,
par le père THÉOTIME DE SAINT-JUST O.M.C.,
Paris, Librairie Saint-François, 1937.

– II –

Joseph Lotte (1875-1914)

Fils de la Troisième République !

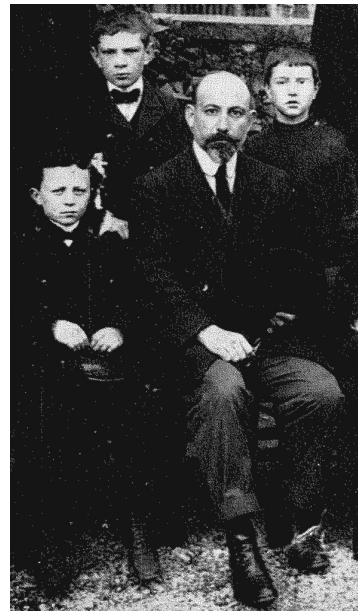
NOUS SOMMES les fils des fondateurs de la troisième République ; toute notre prime enfance s'est passée dans l'exaltation de la lutte que menaient nos pères contre la réaction et dans l'ivresse des victoires

¹ — *Le Courrier de Lyon*, journal quotidien, politique et littéraire, du dimanche 17 septembre 1854.

² — Aujourd'hui : rue Gaspard André (à Lyon).

démocratiques. En face d'elle se dressait l'Église, effroyable puissance de mensonge, de haine et d'oppression. Le même mouvement qui nous faisait républicains nous faisait anticléricaux et anti-romains. Au lycée, je m'en souviens, dès qu'un professeur prononçait le mot *âme* ou le mot *Dieu*, aussitôt nous nous insurgions intérieurement. Nous nous affirmions matérialistes et athées pour mieux marquer l'abîme qui nous séparait du catholicisme.

Défenseur enthousiaste de Dreyfus (comme son ami Charles Péguy), Joseph Lotte fut surpris de voir le « *Dreyfusisme* » se transformer en « *Combisme* », c'est à dire en système de persécution contre les catholiques.



L'affaire Dreyfus où nous nous donnâmes de tout notre cœur et de toutes nos forces, nous dessilla les yeux. Nous combattons pour la France autant que pour la justice. Or, quelle ne fut pas notre infortune ! A peine vainqueur, voilà que le dreyfusisme, par un retournement subit, exerça contre la justice et la France les plus mortelles atteintes.

Faut-il rappeler les hontes du combisme ? L'antipatriotisme ? La recrudescence de l'anticléricisme ? L'instauration d'une religion d'État, maçonnique et athée, à base de matérialisme et de sociologie ? Et toutes les infamies et tous les crimes – délations, confiscations, déprédations – de ces douze dernières années ?

Quelle faillite, quelle sale et frauduleuse faillite ! Où se tourner ? C'est à ce moment précis que le jeu de l'événement fixa notre attention sur l'Église.

Au chevet de sa femme agonisante, pacifiée par le ministère du prêtre, il n'avait pu s'empêcher d'entendre se poser au fond de lui-même ces questions capitales :

Pourquoi la douleur ? Pourquoi la mort ? Pourquoi la vie ? Si le ciel est vide, quelle énigme indéchiffrable que la vie ! Et combien sinistre, si ceux qui souffrent n'ont à espérer aucune compensation posthume !

Dieu nié, le monde ne peut apparaître à ceux que broie la douleur que comme une « farce » absurde et cruelle. Au contraire, Dieu « posé », le Dieu des chrétiens, tout devient intelligible ; la vie a un sens, et la douleur, et la mort. Il y a Dieu, il y a la création, il y a le péché, il y a la rédemption. Avec cela tout devient clair, tout devient simple, tout devient harmonieux.

C'est ainsi que, dans la douleur, Dieu éclaire l'intelligence de Lotte et touche son cœur. Sa raison se rebelle encore et sa volonté hésite ; mais il est travaillé par une inquiétude salutaire qui mine sourdement sa résistance. Tandis que Dieu se révèle à lui comme la seule solution du problème de la douleur, il s'impose aussi à sa raison comme le seul support valable de la loi morale.

Comment enseigner la morale ?

En 1907, il a été chargé d'un cours de morale en quatrième, au lycée de Brest. Il s'y dévoue avec zèle. Ses élèves, mis en confiance par la cordiale simplicité de leur maître, le pressent si bien de questions qu'ils l'entraînent plus loin qu'il ne pensait aller. Ils le forcent à pousser à fond son analyse du devoir. Ils le mènent jusqu'à la réalité divine qui peut seule fonder son caractère obligatoire et lui assurer une sanction.

Je m'étais livré, je ne m'appartenais plus. Mes quarante petits Bretons étaient maîtres de moi ; j'avais compté les guider, c'étaient eux qui m'entraînaient. Neutralité, neutralité, qu'étais-tu devenue ? De *pourquoi* en *parce-que*, dès les premières leçons, il nous fallut distinguer l'âme du corps ; dès le second mois, il nous fallut poser Dieu. Un jour, le nom de Dieu, en fin de phrase, me sortit spontanément de la bouche. J'en reçus comme un choc en retour.

Chaque année, en septembre, il rendait visite à son ami Péguy. En 1908, il le trouva couché, malade, épuisé. Péguy lui dit sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos. A un moment, il se dressa sur le coude et les yeux remplis de larmes : « *Je ne t'ai pas tout dit, s'écria-t-il, j'ai retrouvé la foi, je suis catholique.* »

Ce fut soudain, raconte Lotte, comme une grande émotion d'amour ; mon cœur se fondit et, pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis presque malgré moi : « Ah ! Pauvre vieux, nous en sommes tous là ».

« Nous en sommes tous là » : d'où me venait ce mot puisque l'instant d'avant, j'étais encore incroyant ? De quel travail, de quel lent, obscur et profond travail révélait-il l'action ? A cette minute, je sentis que j'étais chrétien.

Dans le train qui me ramenait à Paris, une prière me monta à la bouche et ne la quitta plus de tout le trajet, la prière douce entre toutes, fraîche et joyeuse comme une aurore : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce !*

Lotte s'était « *senti chrétien* ». Il allait hésiter encore près de deux ans avant de faire le pas décisif. Il sortit de cet état par un coup de force : « *Un beau matin, je m'élançai : la muraille céda, comme un brouillard.* »

Cinq étapes vers la vraie religion

Lotte faisait-il « *un saut dans l'inconnu* » ? Nullement.

Dieu « *posé* », par une logique « *invincible* », il affirma Jésus. Et Jésus « *posé* », il en déduisit la nécessité de l'Église. Rappelant plus tard les souvenirs de cette période de sa vie, il écrivait dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'université* (qu'il fonda en 1911) :

C'est un genre que l'on se donne aujourd'hui. On s'entend dire : Ah ! Vous avez bien de la chance de croire, vous ! Il semblerait que nous bénéficions de

quelque injustice, de je ne sais quel traitement de faveur. Ce n'est pourtant pas une chance qui nous est tombée toute seule. Rien n'arrive jamais tout seul.

1. – Nous croyons, premièrement, parce que nous n'avons pas fait le malin avec le bon Dieu et qu'il nous a suffi de l'entrevoir à certains moments privilégiés de notre vie pour admettre tout simplement qu'il est.

2. – Nous croyons, deuxièmement, parce qu'ayant éprouvé l'existence de Dieu, nous avons compris autant avec notre cœur qu'avec notre raison qu'il ne pouvait se désintéresser de nous, qu'il fallait qu'il nous aimât, que nous étions ses enfants, ou sinon que ce monde, cette vie et tout, ce serait par trop horrible.

3. – Nous croyons, troisièmement, parce qu'ayant réclamé comme un dû cet amour, nous n'avons eu qu'à ouvrir les yeux pour voir dans la naissance, dans la vie, dans l'enseignement et dans la mort de Jésus-Christ, la preuve d'un amour tellement inouï qu'il ne reste plus à l'homme qu'une attitude pertinente, celle d'une perpétuelle action de grâces.

4. – Nous croyons, quatrièmement, parce que la vie selon Jésus étant impossible sans Jésus, il faut que sa présence se perpétue parmi nous ; or, cette présence se perpétue dans l'Hostie.

5. – Nous croyons, cinquièmement, parce que, dans un monde où tout change, ni cet enseignement ne peut se maintenir, ni cette présence se perpétuer que dans et par une institution immuable : or, cette institution, on sait assez que c'est l'Église romaine.

Le Jeudi Saint 24 mars 1910, Lotte recevait la sainte Eucharistie. A partir de ce jour, il assista chaque jour au Saint Sacrifice. Vers la fin de sa vie, docile aux exhortations du pape saint Pie X, il en était venu à la communion quotidienne.

Mobilisé en 1914, il fut tué d'une balle au front le 27 décembre 1914, à Blangy-Saint-Laurent (près d'Arras). Il avait communié le matin même.

– III –

Alexis Carrel (1873-1944)

Un Nobel de médecine face aux miracles de Lourdes

FILS de bourgeois lyonnais, le docteur Alexis Carrel a perdu la foi. Les croyants sont, pour lui, des enfants naïfs ou des fanatiques têtus. Lui, veut être un savant d'une impartialité absolue devant les faits : « *un bon instrument enregistreur* » comme il dit. Mais au printemps 1901, il rencontre un religieux dominicain qui lui parle des miracles de Lourdes. Carrel écoute. On pourrait donc constater scientifiquement, avec les méthodes positives de la médecine, une intervention extraordinaire de Dieu ? Il note : « *Un miracle, scientifiquement contrôlé par moi, me conduirait seul à la certitude absolue* ».

N'est-ce pas beaucoup demander ?

En mai 1902, un médecin ami, brusquement empêché d'accompagner les malades d'un pèlerinage à Lourdes, demande à Carrel de prendre sa place. Carrel hésite, mais après tout pourquoi ne pas étudier ces histoires de Lourdes en savant ? S'il n'y a que des guérisons imaginaires, la perte de temps ne sera pas bien grande ! Si, d'aventure, il y a un effet réel, quelle qu'en soit la cause, il faut l'étudier de façon vraiment scientifique, sans parti pris, comme on étudierait un malade dans un hôpital, ou comme s'il s'agissait d'une expérience de laboratoire.



Si l'on découvre des supercheries ou des erreurs, on a alors le droit de les signaler. Si, par impossible, les faits étaient réels, on aurait la bonne fortune de voir une chose infiniment intéressante, qui pourrait mettre sur la voie de choses fort sérieuses.

Le voyage de Lourdes (mai 1902)

Carrel part. De ce voyage nous avons deux récits de Carrel lui-même : l'un qu'il remit au Dr Boissarie à Lourdes et que nous publions ci-après ; l'autre que Carrel rédigea pour lui-même et qui, retrouvé dans ses papiers après sa mort par son épouse, a été publié sous le titre *Le Voyage de Lourdes*, chez l'éditeur Plon, en 1949.

De toutes les malades du pèlerinage, Marie Bailly réclame le plus de soins ; elle est mourante. Le chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph a refusé de l'opérer, parce que son état était trop grave. Elle avait voulu absolument venir à Lourdes. Au départ, on la recommande tout spécialement au médecin : « *Elle est si faible que je crains un malheur.* » Dans la nuit, Carrel doit faire des piqûres à la malade. Il en profite pour étudier son cas : il étudie ses antécédents, ses parents morts tuberculeux, elle-même toujours malade et toussant, crachant le sang depuis l'âge de 17 ans, enfin la péritonite tuberculeuse. Le carnet de Carrel note la marche de la maladie.

– *Mercredi 28 mai*

Ce jour-là semble être le dernier : Carrel note, heure par heure, ce qu'il appelle déjà « *la faillite du miracle* » :

1 h 15 (de l'après-midi).— État très mauvais. La malade répond avec difficulté et d'une manière vague aux questions qu'on lui pose. Ventre très douloureux, très tendu. Pouls irrégulier, petit, presque incomptable à 160 ; respiration

saccadée à 90, face grippée, très pâle, légèrement violacée. Le nez, les oreilles, les extrémités se sont refroidies.

A ce moment arrive le Dr. Geoffray, de Rive-de-Gier, il regarde la malade, palpe, percute, ausculte le cœur, les poumons ; il nous dit qu'elle est à l'agonie. Comme il n'y a plus rien à perdre et que la malade veut aller de nouveau à la grotte, on l'y transporte sur un brancard.

1 h 50. — Arrivée de la malade aux piscines. Elle est inerte, couchée sur le dos, la figure renversée en arrière, décolorée, avec une teinte violacée aux pommettes, respiration très rapide ; sous la couverture on aperçoit la saillie du ventre.

2 h 20. — Au sortir des piscines, on la transporte devant la grotte ; le brancard est déposé sur le sol ; peu de monde encore, les cérémonies religieuses ne sont pas commencées ; la malade est en pleine lumière ; il est facile de l'examiner.

Alors, sous les yeux de Carrel, la malade reprend vie.

2 h 30 à 2 h 40. — La respiration se ralentit et devient plus régulière. L'aspect de la figure se modifie, une très légère teinte rose se répand sur la peau de la face. La malade paraît se sentir mieux et sourit à son infirmière penchée au-dessus d'elle.

« *Je suis halluciné, se dit-il, c'est un phénomène psychologique intéressant et qu'il faudrait peut-être noter.* » Il sortit son stylo et nota sur sa manchette l'heure exacte de son observation. Il était deux heures quarante. « *Cependant jusqu'à ce jour, je n'ai jamais eu d'hallucination* » se disait-il. Tout à coup il se sentit pâlir.

2 h 55. — Le profil du corps visible sous la couverture se modifie et la saillie du ventre s'affaisse, l'amélioration de l'aspect général s'accuse et devient évidente.

3 h 10. — Les mains, les oreilles, le nez sont chauds. La respiration s'est ralentie, 40 par minute, le cœur plus fort, plus régulier, mais rapide à 140. La malade nous dit qu'elle se sent mieux ; on lui fait prendre un peu de lait ; il n'y a plus de vomissements.

3 h 20. — La malade se soulève et regarde autour d'elle. A la place du ventre la couverture s'est déprimée. Les jambes remuent et le corps se tourne du côté droit. La figure est devenue calme et rosée.

3 h 45. — On transporte le brancard au Rosaire.

4 h 15. — L'amélioration s'est accentuée. La respiration est tranquille, la figure rose. La malade me dit qu'elle se sent très bien et que, si elle osait, elle pourrait se lever. Son allure change tellement que tout le monde s'en aperçoit. Elle est alors portée au Bureau des Constatations. Elle arrive couchée sur un matelas. Elle repart assise dans une petite voiture. Les déclarations des docteurs sont inscrites sur les registres. Le procès-verbal reproduit exactement les impressions de nos confrères.

7 h 30. — Examen à l'hôpital. Aspect général excellent, figure très amaigrie, calme et rose, respiration très régulière. Le ventre possède à présent la paroi

souple, élastique et déprimée d'une jeune fille de vingt ans bien constituée et très amaigrie. Cette paroi extrêmement mince permet une exploration très facile des organes ; l'aorte bat sous le doigt ; du côté droit, dans la profondeur, masse dure, qui occupe le flanc et remonte dans les lombes. Entre les deux mains on circonscrit un gâteau très dur non douloureux, gros comme l'avant-bras, solidement fixé contre la paroi postérieure de l'abdomen. Cette tumeur ne se déplace pas pendant les mouvements de respiration.

8 h du soir. — L'amélioration continue ; voix plus forte, respiration 30 ; pouls 100, régulier et plein.

Carrel a la sensation d'avoir reçu un coup de poing sur la tête, à force de retourner le problème dans tous les sens.

« Cette jeune fille est complètement guérie, c'est indiscutable... C'est la réalisation de l'impossible. » Il vérifie le diagnostic : il ne s'était pas trompé. Il continuera d'examiner Marie Bailly de retour à Lyon.

– Mercredi 4 juin

Marie Bailly a l'aspect d'une jeune fille en bonne santé ; bon appétit, augmentation rapide de poids, près d'une livre. Ventre absolument souple, disparition de toute tumeur. Pas de stigmate d'hystérie, pas de plaques d'anesthésie, pas de diminution du champ visuel, pas de troubles intellectuels. Dans le courant de sa maladie, du reste, on n'avait pas trouvé chez elle de symptômes d'hystérie, pas de crises nerveuses, ni dépression, ni excitation, caractère doux et calme.

– 27 juin

Depuis, augmentation de 6 kilos, santé parfaite.

– Juillet

Pendant la deuxième semaine de juillet, il n'y a plus de gonflement de jambes. La malade est entièrement guérie. Son poids augmente d'un kilo par semaine. État général parfait. Cette jeune fille est modeste, calme, assez intelligente, mémoire très nette, ne parle de sa guérison que lorsqu'on l'interroge, ne joue pas à la sainte.

– 8 août

Quitte l'hôpital, est acceptée comme novice par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

A la recherche d'une explication

La veille de la guérison, Carrel avait discuté avec un ancien camarade de collègue rencontré par hasard. Passant en revue les malades susceptibles de guérir, Carrel avait signalé quelques cas. Parlant de Marie Bailly, il avait dit :

Si celle-là guérissait, ce serait vraiment un miracle. Je croirais à tout, et je me ferais moine.

— Méfie-toi, avait répliqué A., en riant.

De fait, le lendemain, il retrouve son ami.

— Es-tu convaincu à présent, philosophe incrédule ? lui demande doucement A.

— Que te répondre ? Croire est un acte si complexe !

— Cependant, tu étais si convaincu qu'elle était atteinte d'une affection organique, que tu m'avais affirmé que si elle guérissait tu te ferais moine.

— Hélas ! Je reconnais avoir prononcé une parole imprudente, mais cela indique seulement ma bonne foi, nullement mon infaillibilité. J'ai pu me tromper...

En même temps qu'il échafaude toutes les hypothèses possibles pour échapper à l'aveu du miracle, il se sent coincé : « Ou bien la certitude clinique n'existe plus pour moi et je suis incapable d'étudier un malade, ou bien voilà un fait nouveau, vraiment stupéfiant, qu'il faut étudier dans ses moindres détails. » Il lui était très désagréable d'être mêlé à une histoire de miracle, mais il était venu pour voir, il avait vu, et comme dans une expérience de laboratoire, il ne pouvait pas dénaturer le résultat de ses observations. Faits scientifiques nouveaux ? Ou faits appartenant au domaine du surnaturel ? Ces questions étaient d'une gravité considérable ; car il ne s'agissait pas d'une simple adhésion à un théorème de géométrie, mais à des choses qui peuvent changer l'orientation de la vie.

Un témoin qui réfléchit trente ans avant de conclure

« Dieu serait-il autre chose qu'un mythe ? ». Carrel a envie de croire, « croire éperdument, aveuglément, sans plus jamais discuter ni critiquer ». Mais de fait, il n'y arrive pas. Il invoque la Vierge :

Vierge douce, secourable aux malheureux qui vous implorent humblement, gardez-moi [...] Vous avez voulu répondre à mon doute par un miracle éclatant. Je ne sais pas le voir et je doute encore.

Carrel n'arrive pas encore à dire : *Dieu*. Mais il reste loyal vis-à-vis des faits.

A Lyon, la guérison de Marie Bailly s'ébruite. Le nom de Carrel y est mêlé. Au cours d'un dîner, un professeur de la Faculté l'interroge. Carrel affirme les faits. Un froid glacial saisit l'assemblée : la Faculté de Lyon est alors matérialiste et n'aime pas les traitements qui tiennent du prodige.

— Oh, je ne m'explique pas, poursuit Carrel, dans le silence général, je ne discute pas. Je ne pose pas d'hypothèse. Je n'interprète pas. Je ne rapporte que les faits. C'est tout.

— Inutile d'insister davantage, reprend le professeur. Avec de telles idées je

crois pouvoir vous dire, vous feriez mieux de renoncer au concours. La Faculté de Lyon ne vous ouvrira pas ses portes.

C'est ainsi que, deux ans plus tard, Carrel s'embarquait pour l'Amérique où ses travaux sur la transplantation d'organes lui procuraient, en moins de huit ans, le prix Nobel de médecine (1912). Toujours rationaliste, le Dr Carrel reste dans le doute. Mais la guérison extraordinaire effectuée sous ses yeux, à Lourdes, le poursuit. En 1938, c'est-à-dire 35 ans après le voyage à Lourdes, il écrit : « Au fond de l'obscurité il y a encore l'espoir de la lumière. Mais la lumière ne peut venir de l'intelligence. » Effectivement, l'intelligence humaine a besoin de l'aide divine – la grâce – pour atteindre la vérité sur Dieu. En mai 1944, quelques mois avant sa mort, il écrit :

Ce Dieu si abordable à celui qui sait aimer, se cache à celui qui ne sait que comprendre.

Il insiste sur l'importance de la prière :

De même que la respiration est la fonction qui permet les échanges gazeux entre notre corps et l'atmosphère, de même la prière serait la fonction permettant les échanges entre Dieu et l'homme.

Finalement, le Dr Carrel meurt dans la paix, pleinement catholique, muni des derniers sacrements (confession, communion, extrême-onction) le 5 novembre 1944. Il lui a fallu toute sa vie pour retrouver la foi, et il a défendu, auparavant, quelques idées aventureuses¹. Mais la Vierge Marie a répondu à sa prière. Elle l'a mené vers Dieu. Il a écrit, peu avant sa mort :

Pour chaque homme, la mort a différentes significations ; car la mort dépend de la vie ; et le sens de la vie change suivant les individus. Presque toujours la mort est comme la fin d'une journée de pluie monotone, pénible, triste. Parfois elle a la beauté du crépuscule dans la montagne, ou elle ressemble au sommeil du héros après le combat. Mais elle peut être, si nous le voulons, l'immersion de l'âme dans la splendeur de Dieu.

Six ans auparavant, le 3 novembre 1938, il notait dans son journal :

Seigneur, ma vie a été un désert, car je ne vous ai pas connu. Faites que malgré l'automne, le désert fleurisse ! Que chaque minute des jours qui me restent soit consacrée à vous !

¹ — On lui a beaucoup reproché ses idées « eugénistes ». Dans les années 1970-1990, une longue campagne fut menée par quelques associations (subventionnées par l'État) pour faire débaptiser toutes les rues de France qui portent le nom « Alexis Carrel », et jusqu'à la Faculté de Médecine de Lyon (en 1996). L'eugénisme n'était qu'un prétexte car Alexis Carrel n'avait, sur ce sujet, que les idées de beaucoup de ses contemporains. Les idéologues eugénistes ne sont jamais inquiétés lorsqu'ils sont francs-maçons. Il s'agissait en réalité de faire oublier ce prix Nobel de médecine qui avait eu le grand tort d'être témoin direct d'un miracle à Lourdes.

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !